



Collectif

POLYCHROMES : LOGOS

Marc Bruimaud

Eric Maneval

Séverine Chevalier

Laurence Biberfeld

Jan Thirion

1 2 3 4A 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

POLYCHROMES : LOGOS

Collectif

Ecorce / *arobase*
Collection dirigée par Cyril Herry
Mai 2010

© Marc Bruinaud
© Eric Maneval
© Séverine Chevalier
© Laurence Biberfeld
© Jan Thirion

<http://www.ecorce-edii.com/>
<http://ecorce-edii.blogspot.com/>

Couverture : minusculeoptique

Polychromes : logos est le deuxième numéro d'une série de recueils collectifs
à paraître aux éditions Ecorce.
Ce numéro 2 est diffusé exclusivement et gratuitement au format PDF,
destiné à être lu à l'écran ou imprimé par vos soins.
Il ne peut en aucun cas être commercialisé.

SOMMAIRE

Esprits libres — Marc Bruimaud : p.5

Benoît — Eric Maneval : p.13

Je vois rien de ta fenêtre — Séverine Chevalier : p.19

Dialogue social — Laurence Biberfeld : p.28

Colonel Blu — Jan Thirion : p.38

Biographies : p.42

ESPRITS LIBRES

Marc Bruimaud

Fin de soirée

— On peut pas faire ce que vous faites, on peut pas.

— Pourquoi ?

— Chais pas. C'est pas humain, c'est monstrueux.

— Ah bon ?

— Bin oui. Les gosses, là, ils dorment, je me demande comment, mais enfin ils dorment, ils font des rêves de gosses, et demain, boum, vous allez les cramer comme des poulets.

— On a joué, ils ont cru que c'était une blague. Grâce à vous, d'ailleurs. Voilà pourquoi ils dorment.

— Et maintenant, on fait quoi ?

— Vous aussi, vous allez dormir.

— Tu parles.

— Vous pouvez. Je vais pas vous violer pendant votre sommeil.

— Ça vous plairait ?

— J'en ai rien à foutre de votre cul, ça m'intéresse pas.

— C'est vraiment pas possible, ce que vous faites.

— Fermez-la et roupillez.

— Je peux pas. Je pense sans arrêt aux gosses. Regardez-les, ils dorment comme des anges. Comment vous pouvez être si cruel ?

— Écoutez, faut arrêter. Je vais finir par m'agacer et j'en ai pas envie. Vous êtes mignonne, sympa, je veux pas vous faire de mal. Demain, ce sera fini, vous rentrerez chez vous, tout le monde vous plaindra. Vous aurez peut-être même les Palmes Académiques. Ou la Légion d'Honneur.

— Ça vous fait rire. Y a trente gosses qui risquent d'y passer et ça vous fait marrer.

— Arrêtez de chialer. De toute façon, vous y pouvez rien, c'est moi qui décide. De la vie, de la mort, de tout. Vous pigez ? De tout... Alors, pioncez.

— Reprenons à zéro. Si vous voulez, on baise.

— Quoi ?

— Allez, baisez-moi. Par devant, par derrière, par le haut, par le bas. Vous pouvez même me frapper.

— Je vous l'ai déjà dit : le cul, ça m'intéresse pas.

— Faites-moi mal. Toutes les saletés possibles. Même les plus crades. Je ferai ce que vous voulez. Sans broncher. Vous verrez, ça vous défoulera.

— J'en doute.

— Vous avez déjà essayé ?

— Pas franchement. Enfin, pas comme ça. Je suis pas un sadique.

— Ah bon ?

— Mais bordel, vous cherchez quoi, là ? À me mettre en rogne. Non, ça peut paraître bizarre, mais je suis pas un sadique. Je torture pas les gens.

— Ouais, vous vous contentez de les faire sauter.

— Hum... On peut pas dire, vous avez du cran. N'importe qui chierait dans son froc et vous, vous me charriez. Bravo.

— Vous êtes vraiment un taré.

— Je crois pas. Non, non.

— En fait, quand j'étais gosse, de l'âge de ces gosses-là je veux dire, mon père, ce connard, il m'apprenait à vivre. Il disait ça comme ça : petit, je vais t'apprendre à vivre. Il manquait pas d'imagination.

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Il m'humiliait. Il me cognait jamais dessus, c'était plus... compliqué. Enfin, vicieux.

— Par exemple ?

— Il me faisait pisser sur le sable des allées et après il me tartinait la gueule avec. Ce genre de trucs.

— Vous rigolez ?

— J'ai l'air ?

— Non.

— Eh, vous allez pas encore chialer ! Surtout pas pour moi.

— C'est tellement triste. Vous, les gosses, la vie. Ce matin, quand je me suis levée, c'était moins triste.

— Bien sûr que non. Ça vous guettait.

— Je veux pas le croire.

— Mais si. Moi, un autre, peu importe. C'était là, tapi. Vous alliez à votre école, avec votre joli cartable, rue des Anglais. Pendant ce temps, j'astiquais mes grenades. Et un peu plus loin, y avait sûrement un gars qui aiguisait son couteau.

— J'en peux plus. Qu'est-ce que vous attendez de moi, des gosses ?

— Je veux juste passer une nuit au chaud, vous regarder dormir, les regarder aussi, dans cette foutue classe où je devrais pas être et que je vais exploser.

— Parlez-moi encore de votre père.

— Vous voulez la jouer psy ? Pour m'amadouer ?

— Et alors ?

— Vous êtes une drôle de fille. Je m'attendais pas à ça.

— Pourquoi ? Les instits sont toutes des connes ?

— Un peu.

— Et les gosses battus des psychopathes ?

— Ça va, ça va... Vous voulez savoir quoi ?

— Donnez-moi d'autres exemples. Des détails.

— Il appelait ça le sable mou. Il m'attachait à un arbre du jardin avec cette merde puante sur la tronche, en plein soleil, et il attendait la métamorphose des ocres.

— La métamorphose des ocres ?

— Dans certains déserts, au Niger, chez les moricauds, ça cogne tellement que le sable brunit et même, à certains endroits, il vire au rouge. Les touaregs appellent ça l'ocre rouge. C'est des lieux maudits. Faut pas y parquer les animaux, ils crèvent.

— J'ai jamais entendu parler de ça.

— Mon père, il disait : petit, quand t'as vaincu une malédiction, t'es devenu plus fort. Alors il me laissait rôtir et schlinguer pendant des heures. Et après il me récurait à la brosse en chiendent.

— Au pire, ça fera quoi ? Un ou deux paragraphes dans la presse du coin avec une photo à la noix ? Deux trois phrases larmoyantes sur TF1 ?

— Hum ?

— J'y crois pas, vous pioncez ! Vos petits chéris vont se faire écrabouiller et vous piquez du nez.

— Je suis crevée, j'en peux plus, je vous dis. Et puis causer avec vous, ça change rien. Alors...

— Vous croyez ça ?

— Ah oui, ça oui. J'ai beau raconter n'importe quoi... Comme vous dites : c'est vous le chef. Et si un gosse se réveille, je l'entendrai.

— Aucun gosse se réveillera.

— Pourquoi vous dites ça ?

— Pour rien.

— Attendez, pourquoi vous dites ça ? Qu'est-ce que vous leur avez fait ?

— Eh, arrêtez de tirer là-dessus. De toute façon, vous pouvez pas vous lever.

— Je vous en prie.

— C'est bon. Fermez-la.

— Je vous en prie.

— Un jour mon prince viendra... Un jour, on crèvera... Dans son château, heureux, s'en allant... Goûter le malheur qui nous attend... Vous inquiétez pas, j'ai juste mis des pastilles dans la grenadine.

— Non.

— Hmmm !

— Zaviez qu'à pas couiner comme une truie et me casser les oreilles. Allez, le mieux c'est de roupiller et quand vous vous réveillerez, ça sera presque fini. OK ?

— Hm...

— Bon... Mon père, un dimanche, j'avais déjà plus de quarante ans, lui dans les soixante-quinze, un dimanche donc, j'ai accepté d'aller déjeuner à la campagne, dans la ferme où il vivait avec sa grognasse. Elle a fait à bouffer, des cochonneries bio, et, au moment du dessert, je lui ai dit viens dans la cour papa, je t'ai apporté un cadeau, il est dans le coffre de la voiture.

— Hmm...

— Eh oui, t'as tout compris. Il en a pris plein la figure, à bout portant, avec le fusil que tu vois là, à côté de moi. Sa tronche, on aurait dit des myrtilles, une belle purée juteuse sur sa face de charogne.

— Hmmmmm...

— Vas-y, chiale, la vie ça ressemble à ça, ça finit toujours par dégouliner.

— Eh, tu dors, cocotte ? Ouais, tu dors... Tu sais, je pourrais tout arrêter, rentrer chez moi, dormir, regarder la télé, me flinguer. Tu continuerais ta vie, les gosses grandiraient, leurs parents seraient pas foutus... Plein de bons sentiments, l'Ordre du Monde... Je pourrais...

Pleine nuit

— Ohoh ma jolie, réveille-toi. Réveille-toi.

— Hmm...

— C'est mieux, comme ça ?

— Vous m'avez enlevé le chatterton. Pourquoi ?

— C'est con, j'avais envie d'entendre ta voix. Maintenant, dans le noir. Tu sais, les flics dehors, ils m'ont appelé.

— Et alors ?

— Je leur ai raconté des salades, d'attendre le matin, sinon bang bang sur les petites têtes blondes.

— Et qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Ils sont emmerdés. Des gosses de trois ans, c'est de la mauvaise pub. À mon avis, ils tenteront rien. Enfin, pas tout de suite. Ça nous laisse la fin de la nuit pour papoter.

— Vous avez quel âge, au juste ?

— À ton avis ?

— Entre cinquante et soixante.

— Soixante-deux.

— C'est dingue, vous pourriez être leur grand-père.

— Arrête tes conneries. Parle pas de ça.

— De quoi ?

— De ça, pouffiasse, les enfants, les parents, les grands-parents. Je sais ce que je pourrais être. Mais je le suis pas.

— Commencez pas à m'injurier.

— T'as raison. Excuse-moi. Après tout, t'es pas une mauvaise fille. Tu t'en fous mais t'es pas mauvaise.

— Comment ça, je m'en fous ?

— Bin ouais, au fond de toi, que les gosses vivent ou crèvent, tu t'en fous un peu. Du moment que tu t'en sors.

— C'est horrible. Comment vous pouvez dire un truc pareil ?

— Parce que je pense que c'est vrai. Tu t'en rends peut-être pas compte, on t'a appris les belles manières, ce qu'il faut penser, éprouver, pour être une brave fille. Alors les gosses, tu les plains. Seulement voilà...

— Voilà quoi ?

— Si tu devais choisir. Je veux dire entre eux et toi.

— J'hésiterais pas.

- Reprenons à zéro. Si tu veux, je tire.
- Quoi ?
- T’as bien entendu : je tire sur ta gentille bouille d’instit.
- Vous le ferez pas.
- Ah oui ? Regarde.
- Attendez... Attendez !
- Attendez quoi ?
- Je sais pas... Je sais pas...
- Vas-y, recommence à chialer. Et profite-en pour réfléchir. Lequel de tes mioches tu vas sacrifier, hein ?
- Arrêtez, je vous en supplie.
- T’as bien quelques nègres ? Ou un bougnoule fils d’intégriste ? Ou simplement un petit con qui te pourrit la vie, une morveuse qu’écoute rien ?
- Arrêtez !
- OK. Adieu ma belle.
- Noooooooooooo !!! Non, pitié, je vais vous donner un nom.
- À la bonne heure.

- Eh bien tu vois, je suis pas si taré que ça.
- Vous êtes un enfoiré.
- C’était pour rire. T’en fais pas, ça restera entre nous. Je dirai rien à tes supérieurs.
- Vous me prenez pour une salope.
- Non. T’es juste lamentable, comme 99% de la population.
- Vous croyez vraiment ce que vous dites ?
- La plupart des gens ont aucune pensée, vraiment aucune, tu vois. Je te parle même pas d’idéologie. Ils défendent leur beefsteak, au sens carnivore du terme. Leur peau, leurs os, leur chair plus ou moins putréfiée. C’est pitoyable. Toi, tu préfères vivre et faire crever Rachid ou Mamadou. CQFD.
- Vous êtes sacrément bien placé pour me faire la morale.
- Ni plus ni moins qu’un autre.

- Bon Dieu, pourquoi vous avez choisi cette école ?
- Excellente question. Réfléchis.
- Je sais pas. Comment voulez-vous que je sache ?
- Réfléchis, je te dis. Tu commences quand même à me connaître.
- Ça a un lien avec votre père. C’est ça, non ?

- Peut-être.
- C'est ça... Votre père a été élève ici.
- En 1937, oui.
- On nage en pleine caricature.
- Ma pauvre fille, qu'est-ce que tu crois ? Non seulement les gens sont des ordures, mais en plus c'est des caricatures. Les beufs sont de vrais beufs, les instits des instits, les psychopathes des psychopathes. T'avais raison, je suis pire que dans les films.
- Tout le monde est pas comme ça.
- Ah ouais ? Ceux qui disent le contraire sont des cons. Ou alors des politicards qui veulent te bourrer le mou. Rêve pas trop, pépette.
- M'appellez pas pépette, je suis plus une gamine.
- Si tu le dis.

- Remarque, t'essaies de te distinguer. Mais t'es désespérément commune.
- Merci... De toute façon, on s'en tape, plus rien compte. À quoi bon s'emmerder pour en arriver là.
- Eh oui.
- Vous êtes content de vous. Même si vous me laissez partir, je m'en remettrai pas.
- Arrête les violons. On se remet toujours de pas clamser. Regarde les survivants des camps, ils deviennent tous centenaires. Y a pas plus increvable qu'un youpin miraculé.
- On croirait entendre votre père.
- C'est pas faux... Putain, ce salopard m'aura même pourri la cervelle.
- On peut le penser, oui.

- Un an après ma sortie de l'asile, j'ai rencontré les Esprits Libres. Tu connais ?
- Non.
- C'est un groupe de croyants, un grand groupe qui est né aux États-Unis vers la fin du XX^{ème} siècle. Les Open Minds. Depuis, ils ont créé des agences dans toute l'Europe et chez les niaks pour aider des gens comme moi à se libérer de leurs démons.
- Ah d'accord, vous faites partie d'une secte.
- Appelle ça comme tu veux avec ton vocabulaire socialiste... Eux, ils m'ont montré la voie de l'affranchissement mental.
- Qui consiste en quoi ? Zigouiller son prochain, si possible faible et innocent.
- Tu peux causer, morue, souviens-toi de tout à l'heure.
- Ouais... Tout à l'heure.

— Tu vois, pas si simple, finalement... Enfin bref, il s'agit de trouver au fond de soi une action importante, L'ACTION importante, irréversible, totale, que tu réalises et qui fait table rase des turpitudes qui t'accablent. Faut surtout que ça ait un sens, dans le genre synthétique. Tu piges ?

— Oh, je pige très bien : je vais mourir...

— J'en ai peur, cocotte, j'en ai peur.

— Nooooooooooooo !!!!!

— Je te fais le coup du lapin, c'est instantané, tu souffriras pas.

Petit jour

— O-CRE ROU-GE... Et voilà, chérie, ocre rouge à gogo dans ton beau bac à sable...

BENOÎT

Éric Maneval

PLANQUE

- Le voilà, mais il est pas tout seul, il est avec un gosse.
- Un gosse ?
- Prends les jumelles.
- Merde, je le connais ce gosse.
- C'est qui ?
- Il s'appelle Benoît, c'est le fils à sa frangine.
- Sa sœur, celle qui tapine au Memphis ?
- Oui.
- D'où tu connais le gosse ?
- Il vient au foot, c'est un brave petit, il joue avec mon fils, c'est Jeanjean qui les entraîne, mais normalement il est placé en foyer. Tu sais que j'ai eu des bonnes discussions avec lui.
- Il est en fugue ?
- C'est Dimanche, il a peut-être le droit d'être avec sa mère, mais sûrement pas avec Zok.
- Qu'est-ce qu'on fait ?
- Je sais pas.
- On peut pas reculer, là.
- Non, mais y'a le gosse.
- T'as peur qu'il te reconnaisse ?
- Non, de toute façon on met les cagoules, puis c'est toi qui parlera. C'est juste que je voudrais pas mêler le gosse aux embrouilles de Zok.
- Et le mêler à nos propres embrouilles.
- T'as raison.
- J'y vais seul, si tu veux.
- Non, t'es trop violent, je te connais.
- On fait quoi alors ?
- Je réfléchis.

— On n'a pas trop de temps. J'ai promis à Monique que je rentrerais avant minuit, sinon elle s'inquiète, elle est capable de téléphoner à la brigade. Et si on disait à la frangine de récupérer son gosse ?

— Non, on va y aller. Bon, d'après Kader, Zok planque toujours son fric dans sa fausse télé et la came serait sous le plancher de la penderie. Alors on y va, moi je prends le gosse et je l'emmène dehors. Tu peux assurer seul ?

— Pas de soucis, mais je crois qu'il vaut mieux que ce soit moi qui prenne le gosse, il me connaît pas.

— Ok, tu prends le gosse et moi je m'occupe de Zok.

— Ouais, mais vas-y mollo, t'as dit que j'étais trop violent, mais toi c'est pas mieux.

— T'as raison, t'as raison... parce que tu vois, y'a un truc que je supporte pas. Y'a un truc qui me rend vraiment fou.

— C'est quoi ?

— C'est quand y'a des gosses au milieu. Toute la merde qu'on se tape, je supporte, hein, je supporte, mais quand je vois des enfants au milieu, ça me rend fou, tu vois. Le petit Benoît, c'est un brave garçon, tu sais qu'il est dans la classe de mon fils ? Tu sais qu'il travaille bien à l'école ?

— Ouais, ben moi je pense que c'est mieux que tu prennes le gosse et que je m'occupe de Zok, de la came et du fric. Tu le prends, tu descends dans la voiture et on le ramène à son foyer. Il verra rien.

— Ouais, c'est peut-être mieux, mais t'y vas tout doux avec Zok. Pas besoin de le massacrer.

— Bon, on y va ?

— On attend encore dix minutes, peut-être qu'il va coucher le petit.

APPARTEMENT

— Écoute-moi bien, Benoît, je sais que c'est pas facile. Ta mère, c'est pas la forme en ce moment... Et dis pas que c'est une pute. Elle travaille, elle est serveuse, elle fait boire les clients, c'est tout. C'est pas parce qu'elle ramène de temps en temps un homme chez elle que c'est une pute. Va pas croire que c'est simple. Ta mère, elle doit gagner de l'argent. Elle met le pognon de côté à la banque. C'est pour prendre un appartement, parce que dans sa piaule, elle peut pas te recevoir. Tu le sais. Elle t'aime. Je te le promets. Elle me parle toujours de toi, alors si elle fait la pute, comme tu dis, c'est pour toi. Pour que tu puisses revenir.

« Oui, elle boit. Mais ça fait partie de son travail, tu comprends ? C'est son boulot, elle boit et elle fait boire le client.

« Non, elle couche pas avec, pas tout le temps, c'est pas vrai. Je sais que c'est pas drôle pour toi.

« T'inquiètes pas, je vais te ramener au foyer. Et puis je suis ton tonton. N'oublie pas. Je suis là. Y'a des gens, ils te disent qu'ils sont là, et puis quand t'as besoin d'eux ils sont plus là, mais moi je suis bien là. Je serai toujours là. On va passer une heure et après je te ramène au foyer. Qu'est-ce qui te ferait plaisir, hein ? Demande à Tonton Zok ce qui te ferait plaisir.

« Un gun ? Mais t'es malade ! Les guns, c'est pas pour les gosses. Tu sais combien ça vaut, un gun propre ? Parce que t'en trouves des flingues pourris, oui, mais un propre, tu sais combien ça vaut ? Non, tiens regarde, tu veux quoi ? Mp3, la XBOX ? Non regarde, l'ordi, le Sony, dans la boîte, il est tout neuf, même pas déballé, ça vaut plus de mille euros. Je t'explique, il est pour toi, mais faut que tu m'écoutes.

« Pourquoi tu le veux pas ? Tu veux un peu d'argent ? J'ai de l'argent. Dis-moi ce que tu veux et pour payer quoi.

« Rien... Putain... Mais tu veux quoi ?

« Non, pas un Gun... Je peux pas de donner un Gun. Pas maintenant. T'as treize ans. Je peux pas. Et puis t'en ferais quoi de ton gun ?

« Tu sais quoi, Benoît ? Ton Gun, tu l'auras. Quand t'auras dix-huit ans, je t'en trouverai un. Tiens, quand t'auras seize ans, ma parole, tu l'auras. Je te le trouverai. Sans problème. Tu peux me faire confiance. Il faut que tu me fasses confiance. J'ai qu'une parole, tout le monde te le dira. Zok c'est pas un tocuard. Si j'étais un baltringue, je serais plus là, ça fait un moment que je serais sous terre, ou en prison, mais je suis toujours là. Et crois-moi, tout ça c'est parce que j'ai qu'une parole et que dans la rue, on te le dira, Zok, c'est un mec de confiance.

« Et moi, Benoît, est-ce que je peux te faire confiance ? Parce que si je dois te donner un Gun, hein, dans quelques années, si on doit travailler ensemble plus tard, ou maintenant, j'ai besoin d'être sûr que tu parleras pas. Tu comprends ? J'ai besoin de savoir ce que t'as dans le ventre.

« Oui, le foyer, je t'y ramène demain matin. Tu vas dormir ici, dans la chambre du haut, c'est tout propre, exprès pour toi.

« Oui, ta mère est au courant, elle a appelé le foyer. Ils sont d'accord. Tu sais, je fais pas les choses au hasard. Je sais bien que t'en as gros sur la patate. C'est pour ça que t'es là, pour qu'on fasse mieux connaissance tous les deux et pour voir ce qu'on va faire plus tard.

« Alors je t'explique. Avec moi, tu peux travailler. Je peux t'apprendre plein de choses et c'est peut-être toi qui gagnera de l'argent plus tôt que ta mère. C'est peut-être toi qui achètera l'appartement, mais il faut faire comme je dis..

« Maintenant tu vas aller te mettre en pyjama, ok ? Tiens, tu vas prendre ces cachets, parce que t'es trop nerveux. Tu m'écoutes, tu discutes pas. Là, j'ai un client qui doit venir, tu vois. Je te fais confiance. Je vais te le présenter. Mais tu parleras pas, hein ? On est d'accord ? Je dois savoir si tu sais tenir ta langue. Dis-toi qu'à partir d'aujourd'hui, on travaille ensemble, et à seize ans, je te fais sortir du foyer et tu viendras avec moi. T'auras ton gun, une belle voiture, des filles et

du pognon. Mais si tu parles, ou si tu fais le mariolle avec moi, je serai obligé d'être méchant. Obligé. T'as compris ?

« Allez, va dans la chambre. Je dois d'abord discuter avec le client. Après, je vais te le présenter.

PLANQUE

— Holà, y'a un gars qui se pointe. On dirait L'Eczéma.

— Marcel ?

— Ouais, c'est ça, Marcel l'Eczema.

— Putain, il va chez Zok.

— Ça change tout.

— Mais qu'est-ce qu'il fout là ? Il fait dans la came maintenant ?

— Je sais pas, mais ça change nos plans. On peut pas aller braquer Zok et tomber sur l'Eczema.

— C'est pas la même catégorie.

— Par contre, on peut faire une opération de police.

— Quoi ?

— Ça serait pas mal d'avoir un moyen de pression sur l'Eczéma. Il pourrait balancer du monde, on pourrait le forcer à collaborer. Faut voir ce qu'il serait prêt à nous donner en échange de notre silence sur son business avec Zok. À mon avis, ça vaut plus que cinq mille euros.

— Plus la came.

— Oui, mais y'a le gosse aussi... Putain, appelle la brigade, demande s'ils ont pas une déclaration de fugue à son nom. Là, je suis sûr qu'il devrait être à son foyer.

— Ok... Allô...

— Alors ?

— Bingo, il est en fugue.

— Ben voilà, on va aller le récupérer, gentiment, comme deux agents de police dévoués, et on en profite pour savoir ce que l'Eczema fout ici.

— Il va être surpris.

— Oui, et tu vois, je préfère ça, faire une bonne action, sortir ce gosse de ce milieu. Je l'aime bien, tu sais, il mérite pas de fréquenter des pourris pareils. Et je vais te dire un truc, j'ai pas eu une enfance facile, je suis devenu ce que je suis parce que j'ai rencontré les bonnes personnes, et quand je vois un gamin comme ça, putain, moi je l'adopte si il faut, tu comprends ?

— Tu vas pas sauver tous les gamins de la ville...

— Non, mais lui, je te promets, imagine, sa mère qui tapine et son oncle qui deale, hein...
Nous, notre rôle, c'est pas de le protéger ? Putain, c'est qu'un gosse.

— Ouais, mais là, entre sa mère, Zok et L'Eczéma, il est mal barré. Tu peux te prendre pour Guy Gilbert si ça t'amuse, mais moi je te dis que ce gamin, c'est tout tracé, dans quelques années on le trouvera soit dans la rue, soit en prison, soit chez les dingues. Je vois pas d'alternative.

— Je crois pas. Je te dis que je le connais. Il a quelque chose de bien, tu demanderas à Jeanjean.

— D'accord. Bon, on y va maintenant.

— Oui, c'est pas la peine de prendre les cagoules. Moi je récupère le gosse, et toi tu cuisines un peu Zok et L'Eczéma. Ok ?

— Ça va.

— Alors go.

APPARTEMENT.

— Entre, L'Eczéma.

— J'aime pas trop que tu m'appelles comme ça.

— Ok, Marcel.

— T'as ce que je veux ?

— Oui.

— On peut voir ?

— Montre d'abord ton fric.

— J'aime pas sortir mon fric sans avoir vu la marchandise.

— Tu me donnes le fric maintenant, ou bien tu repars tout de suite, ni vu ni connu.

— Mille euros ?

— Ouais, c'est ça, mille euros.

— Tiens.

— Y'a le compte. T'as une demi-heure.

— Ça suffira. Tu l'as drogué ?

— Avec ce que je lui ai filé, il se rappellera de rien.

— Je peux l'enculer alors ?

— Tu fais ce que tu veux, mais tu me l'abîmes pas.

— T'inquiète, je sais m'y prendre.

— T'as de la vaseline ?

— J'ai tout ce qu'il faut.

— Il te reste vingt-neuf minutes.

DIX MINUTES PLUS TARD.

— Salut Zok, fais pas cette tête, je suis sûr que t'es content de nous voir. On vient chercher le petit, on doit le ramener à son foyer. Il est où ?

JE VOIS RIEN DE TA FENÊTRE

Séverine Chevalier

t'es là

oui

tu dors pas

non

décris-moi ce que tu vois

je vois rien

de ta fenêtre

y a rien pas un chat pas une pute pas un clodo pas un éboueur pas la queue d'un rat

y a pas rien y a jamais rien, toujours un truc tu sais bien

tu vas pas recommencer

stp

la rue est vide, douze bagnoles garées, il pleut, ça te va

encore

deux fenêtres éclairées une au 1^{er} juste en face, l'autre au 3^{ème} un peu sur la droite il y a des rideaux

je ne distingue personne

encore

non

si

il est 4 heures, c'est vide, à 4 heures du mat les villes sont vides et nues

encore

un néon jaune sur le haut du magasin d'électroménager, en face, moins cher y a pas tu veux un frigo, ça éclaire les gouttes, elles coulent en biais pourtant pas de vent, c'est une ville sans vent qui me cloue ici avec sa pluie oblique

encore

un store en bois descendu à moitié, ça coupe le rectangle éclairé, le bas d'un buffet pour faire ancien avec des entassements au milieu je les distingue pas, peut-être des lettres des cartes postales des factures empilées, sur le rebord de la fenêtre une tentative de plante, une sorte de cactus maigre pas de bruit

non

pas de voisins qui ronflent, un chien, de la musique qui s'échappe de quelque part

non

et

et quoi

ça sent quoi, ça sent la pluie

ça sent les raviolis en boîte cramés

t'as pas ouvert la fenêtre pour sentir la pluie

non

fais-le

ça pue le goudron et les poubelles

tu m'attendais

non

décris encore le rien, la nuit qui passe, le temps qui s'égare

t'as pas des vieux cons à draguer, plutôt, ou des copines insomniaques

non, décris, allez

bon

il se penche et il regarde bien, à droite puis à gauche, il prend des gouttes sur la tête, il maudit la ville et la pluie et les heures de la nuit sur l'écran qu'il ne parvient pas à éteindre

tu me dis pas ce que je fais, je fais ce que je veux, je maudis presque rien, j'éteins mon écran quand je veux

dis

bon

tu dis pas

si je dis

alors dis

y a un truc allongé par terre

où ça

à l'angle

quoi

à l'angle de la rue, côté magasin de scientologie

quoi

un truc allongé par terre, à l'angle, côté magasin de scientologie, tous les jours des questionnaires dans ma boîte aux lettres, je suis jamais rentré, un jour peut-être, par curiosité, la fille dedans c'est beige et morne elle est jolie, au deuxième coup, et après aussi
mais tu l'avais pas vu avant
avant quoi
avant dans la rue tu disais qu'y avait rien
avant je m'étais pas penché, si je m'étais pas penché j'aurais rien vu il existerait pas
c'est quoi ce truc, un animal
on dirait pas
ah
c'est gros et long, ça bouge pas
ah
on dirait qqn
un homme
sais pas
une femme
sais pas
tu sais rien
non
tu vas pas aller voir
non
et si
et si quoi
il a peut-être besoin d'aide, le truc
ça m'étonnerait, si ça bouge pas
et ben quoi
si ça bouge pas c'est que c'est mort
décris-moi
pourquoi faire
pourquoi ne pas faire
t'es chiante
il se penche à nouveau, re gouttes, clope éteinte, alors
alors oui ça a l'air d'être un corps ma clope est pas éteinte
et
et il y a un manteau dessus, un manteau noir qui le recouvre c'est pour ça, on le confond avec le trottoir

un manteau dessus, ou il est dans le manteau, il le porte
tu veux pas dormir
non, dis
dessus
quelqu'un l'a posé alors
quoi
une autre personne
et alors
et alors soit c'est quelqu'un qui l'a trouvé là déjà mort et qui l'a recouvert mais qui, pourquoi, soit
c'est celui qui l'a tué qui l'a posé par-dessus mais qui, pourquoi
il est peut-être mort comme ça, ça arrive, les morts foudroyantes, tu te balades la nuit et paf tu
meurs devant la scientologie
et le manteau
quoi le manteau
qui c'est qui l'a posé et pourquoi, c'est bizarre ce truc, t'es sûr que t'as rien vu
non rien je te dis
rien entendu pas un cri rien t'es sûr
rien je t'aurais dit
tu préviens pas les flics
pour avoir des emmerdes, merci
ouais, remarque
et puis s'il est déjà mort
tu veux pas aller voir plus près, tu me dirais, comme ça
non
tu prends une photo tu me l'envoies
non, pas question que je descende, tu veux me foutre dans la merde ou quoi
non je suggérerais c'est tout, te fâche pas, reste
toutes les fenêtres sont noires maintenant
peut-être que qqn a vu qqch d'une autre fenêtre
et alors
et alors tu veux pas savoir ce qui s'est passé
je sais pas, je voudrais dormir, arrête avec tes énigmes à deux balles
peut-être que qqn a filmé le truc, faut qu'on regarde, si ça se trouve c'est déjà sur Youtube
t'es malade
si ça se trouve il a cadré ta petite tête penchée sur le lieu du crime, aussi, et je te verrai
arrête

si ça se trouve c'est toi le manteau
si ça se trouve
ou pire
petite tarée
entre deux messages t'aurais eu le temps
si ça se trouve si ça se trouve j'habite dans un bunker sans fenêtres et t'es pas une fille, si ça se trouve tu habites en face une des fenêtres éclairées celle du buffet et pas à 1000 km et c'est toi qui as tout vu, si ça se trouve ma maison donne sur un champ où paissent des vaches, si ça se trouve si ça se trouve je suis un logiciel spécialement adapté aux dialogues en ligne, capable de fournir de la matière verbale apparemment cohérente à ceux en mal de mots, la nuit, j'ai tout un réservoir sémantique syntaxique plastique prêt à tous les genres, si ça se trouve j'ai bouffé des haricots verts ce soir et rien n'a brûlé j'ai une femme et un gosse qui le bras dans le plâtre et qui déteste les haricots verts, si ça se trouve j'écris sous la dictée d'un être retors, si ça se trouve si ça se trouve y a vraiment rien de rien dans cette putain de rue liquide et abandonnée
c'est qui ce corps
sais pas, on saura jamais, tu sauras jamais, tu crois quoi, tu vas lire les journaux, suivre l'enquête, assister au procès, mater les commentaires ici ou là et puis quoi, tu crois que tu sauras vraiment qui est ce corps allongé là, à l'angle de ma rue
tu veux que je te dise le corps
si tu veux
c'est une femme
ah
une Xmillième dispute, ils rentrent d'une soirée avec des amis usés, ils ont un peu bu, ils se disputent toujours pareil c'est ça qui l'embête le plus au fond, même dans les disputes c'est toujours exactement pareil le même ton les mêmes mots les mêmes reproches les mêmes crescendos les mêmes soupirs les mêmes silences crucifiés tout est si prévisible sauf que là il pousse un peu trop fort, sa tête heurte le trottoir il aurait pas vraiment voulu, après il enlève son manteau et le pose sur elle, il a un peu froid avec la bruine, il est triste et parfaitement soulagé de ne pas avoir à recommencer sans fin toujours pareil comme dans ce film, là, tu sais, demain tout à l'heure il ira chez les flics il dira juste les faits et ses vêtements seront à peine froissés
on dort
non
moi je voudrais bien, rêver
pas tout de suite, je rêve pas
mais t'as jamais sommeil, toi
STP

bon, crie pas
c'est pas un cri c'est une supplication murmurée un peu fort, dis, toi
dis quoi
dis qui c'est
c'est un homme
ah
il s'est tiré une balle, c'était pas vraiment prévu mais il l'avait à disposition alors en un sens c'est
plus facile
mais t'aurais entendu du bruit
et alors
ben ça marche pas
et pourquoi ça marcherait pas, et si j'en avais entendu, du bruit, et si j'étais sourd, et si je portais
des boules Quiès, et si
alors on pourra jamais rien savoir
il avait des trucs à dire mais personne pour les entendre et ça cognait ça le fissurait de partout la
peau le crâne le souffle rentré à l'intérieur à étouffer un poids de 36 000 tonnes à expulser à part lui
écraser la gueule
ah
ce soir là c'est devenu plus pénible encore, insupportable alors c'est ce qu'il a fait et point barre il
disait toujours ça et point barre pour clore une discussion à peine ébauchée, le manteau c'est moi le
noir le tout usé je l'aimais bien il était doux
tu me diras, un jour, ces choses
mais toi t'existes pas, ou à peine, la nuit, certaines nuits où il n'y a rien, et on se dit, est-ce qu'on se
dit, on se dit pas, et on écrit, est-ce qu'on écrit, on écrit pas, je sais pas ce qu'on fait, mais tout
s'efface, tout s'effrite, rien ne reste
c'est ce qu'on croit
ce qu'on espère
ce qu'on désespère
la rue est vide sauf ce corps et nous n'importe où on sait plus toujours vacants à l'infini, et
maintenant
et maintenant quoi
et maintenant celle du dessus a mis ses talons hauts et ça fait clap clap et le parquet grince, elle
déplace ses meubles en talons hauts vertigineux, toutes les nuits le clap clap qui troue la tête et
grince et grince le parquet sur les nerfs, et maintenant on dormirait quand même puisqu'on pourra
jamais rien savoir même à les scruter indéfiniment Ton monde Ta rue Tes murs Ta chambre Ton lit

Ta tête Tes écrans les Miens toutes les nuits épuisées n'y pourront rien jamais pour les vérités, alors dors puisqu'il n'y a que ça à faire et point barre

t'es là

oui

tu dors pas

non

décris-moi ce que tu vois

je vois rien

de ta fenêtre

t'es là

oui

tu dors pas

non

décris-moi ce que tu vois

je vois rien

de ta fenêtre

rien

DIALOGUE SOCIAL

Laurence Biberfeld

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien. Il n'y a rien à dire. Tu es libre.

— Mais toi aussi tu es libre. Nous vivons dans un pays où la liberté nous est donnée. C'est une chance extraordinaire.

— Je ne peux plus supporter cette langue de bois.

— Comment ?

— La liberté. La liberté. Quelle liberté, mon pauvre Sylvain ? Est libre celui qui est en mesure de faire des choix. Celui qui subit n'est pas libre. Toi tu es libre, pas moi. Ni elle.

— Nous y voilà.

— Non, elle n'est pas libre. On n'est pas libre quand on n'a le choix qu'entre différentes façons de se vendre.

— Quelle délicatesse exquise. Il ne t'est pas venu à l'idée que cette jeune personne pouvait me trouver à son goût, tout simplement.

— Non.

— Et bien je suis au regret de te l'apprendre : elle me désire, Ghislaine. Je l'excite, je la ravise, elle me trouve beau, elle aime mon odeur, elle idolâtre ma façon de porter les vêtements, elle est fière de moi. Elle trouve que je conduis comme si j'avais vingt ans.

— Ouais. Et tu te conduis comme si tu en avais quatre. C'est quoi cette lubie ?

— Je crois qu'on appelle ça le démon de midi. L'envie de respirer un parfum de jeunesse, de plaire encore, de vivre une dernière folie. Ne le prends pas mal, mais tu es presque vieille, Ghislaine, et triste à se tirer une balle.

— Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

— Je suis heureux que la chose te réjouisse.

— Cette scène est burlesque. Quand tu prononces le mot « vieille », tes fanons frémissent comme de la gelée et ton menton se fronce. On dirait une coulemelle fanée.

- Oh, je vois. Nous en sommes aux insultes.
- Bon Dieu, comment fais-tu pour ne pas t'entendre parler ? Que tu n'écoutes pas les autres, c'est du mépris. Mais si tu ne t'écoutes pas, qu'est-ce que c'est ?
- Quand on ne me sert que des plaintes, des injures et des reproches, j'ai en effet du mal à me concentrer. Qu'est-ce que tu fais ?
- Je regarde dans la rue. C'est interdit ?
- Qu'est-ce qu'il y a à regarder de si important que tu te détournes de moi au moment où nous nous quittons ?
- Des fourgons.
- Qu'est-ce qu'ils font là ? C'est curieux.
- Ça n'a rien de curieux. Si tu n'étais pas sur un petit nuage à écouter les grossières contre-vérités que te distille ton béguin, tu aurais remarqué les petits attroupements qui se produisent souvent le soir, depuis quelques temps, vers la cathédrale.
- On dirait qu'ils attendent quelque chose.
- Il n'y a personne d'autre qu'eux.
- C'est ce squat...
- Sans doute. Quand comptes-tu me débarrasser de tes affaires ?
- Nous nous installons rue Gondinet au début du mois prochain.
- Oh ! Derrière les Halles ! Le village de la Boucherie !
- Oui, c'est un quartier animé, vivant...
- ...Pas trop loin de la fac... elle pourra y aller à pied.
- Ça te fait mal, hein ?
- Du tout. Après tout, c'est la loi de l'offre et de la demande, à laquelle j'ai moi-même souscrit il y a trente-deux ans. Place aux jeunes !
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Et bien, mais ce que nul n'ignore, pas même toi : que j'étais, il y a une trentaine d'années, dans la situation de cette jeune femme, envers laquelle je me dois donc d'éprouver un minimum de sororité.
- Tu plaisantes ?
- Oui, tu as raison. Il y a trente ans, j'avais besoin d'argent, mais j'en voulais beaucoup plus que mes besoins n'en nécessitaient. Le mode de vie bourgeois m'apparaissait comme un idéal. Mais je n'en étais pas prête pour autant à me prêter aux caresses d'un barbon. Beuârk. Je n'y suis même pas prête aujourd'hui, comme tu as pu le remarquer ces dernières années.
- Ah oui ? Et alors ? Tu fais dans le petit jeune ?
- Tsss... non. Je respecte la jeunesse, moi. Je fais dans le barbon digne, le barbon qui fait travailler ses muscles, le barbon qui vieillit bien.

- Le vieux beau, quoi.
- Non, le vieux beau c'est mou, ça se met des crèmes, ça a la terreur de ne plus bander, ça fait l'acquisition de jeunesses dont les dents rayent le plancher. Le vieux beau c'est toi.
- Oui ? Donc un homme de mon âge, mais attrayant à tes yeux. Il faudra que tu me présentes ce phénomène.
- Certainement pas. Il a horreur des vieux beaux.
- Et bien...
- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Je ne sais pas. Un rassemblement, devant le Squathédrale. Les policiers sont sortis des fourgons.
- Ferme ça, imbécile. On les voit, mais ils nous voient aussi.
- Tu as quelque chose à te reprocher ?
- À part trente-deux ans d'une vie conjugale à périr d'ennui, pas grand-chose.
- Ah, je voulais te demander... Mounia adore les Deshoulières.
- Elle a bon goût. Moi aussi, je les adore.
- Je les avais achetées...
- Et bien tu vas y retourner. Je ne crois pas que la boîte ait fermé.
- Ghislaine, ne sois pas mesquine.
- Sylvain, ne sois pas radin. Assume ton rôle de vieux mari blindé de thunes. Tu ne vas tout de même pas faire boire cette jouvencelle dans des tasses dont le bord est usé par mes lèvres.
- Ce modèle n'existe plus.
- Il y en a d'autres. Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?
- Ils chargent.
- Pousse-toi, laisse tomber ce rideau. Tu n'habites plus ici.
- Mais que tu es peureuse. Moi je trouve ça très divertissant. Un beau coup de filet.
- Beau coup de filet, oui. Ce sont probablement les sans-papiers du squat.
- Ils s'éparpillent comme des moineaux. Les policiers ne sont pas tendres !
- Lâche ce rideau !
- Mais qu'est-ce que ça peut faire ? Nous ne gênons pas !
- Tu es un voyeur. Tu me dégoûtes.
- Ouais, ce qui te dégoûte par-dessus tout, c'est qu'une jeune femme me trouve sexy et fasse des tas de délicieuses cochonneries avec moi.
- Tu vas l'épouser ?
- Mais oui. Je suis un vieux beau très classique. Du reste, ça simplifiera les choses au regard de sa situation. De toute façon, elle veut des enfants.
- Sa situation ?

- Elle n’a qu’un visa de trois mois, expiré depuis huit mois.
- Ah ! Voilà qui doit te rendre, en effet, irrésistible.
- Tu es jalouse, Ghislaine. Ce n’est pas beau.
- Écoute, mon vieux, des sites où les vieilles pouffes dans mon genre entrent en contact avec de jeunes Africains qui prétendent aimer les femmes mûres, il y en a bonbon. Ça leur permet de se faire des contacts, parfois de trouver quelqu’un qui a un peu d’argent et peut les aider. Un échange de services. Quelle que soit la façon dont c’est présenté, ça ne porte qu’un nom. Aussi inouï que ça puisse t’apparaître, je me suis trop vendue pour avoir envie d’acheter quelqu’un.
- Charmant.
- Comment l’as-tu rencontrée, Mounia ?
- Ça ne te regarde pas.
- Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
- Tu as vraiment un rire d’une vulgarité incroyable.
- Excuse-moi, des vestiges de mon ancienne condition. Ça va passer.
- Je crois que nous nous sommes tout dit.
- Nous nous sommes tout dit il y a trente-deux ans, les quinze premiers jours. Depuis nous radotons. Ne t’en va pas maintenant.
- Qu’est-ce qui te prend ?
- La raffe bat son plein, tu ne vois pas qu’ils sont devant la porte ? Attends une heure ou deux. Tu as peur que ton tendron s’ennuie et aille chercher un délassement de son âge dans des bras juvéniles ?
- Tu ne la connais pas. Elle est très sérieuse. Qu’est-ce qui te prend de parler de raffe ? Tu écoutes trop la radio.
- Elle doit être sérieuse, en effet. Pauvre gosse.
- Merci.
- Il doit lui en falloir de l’abnégation, pour tout sacrifier aux enfants que vous n’avez pas encore. Et à propos, tu en as parlé à Juliette et Jérémie ?
- Non écoute, ils sont adultes...
- Tu ne leur as rien dit ?
- C’est que je ne vois pas trop en quoi ça les regarde.
- Il me semble qu’avoir une belle-mère et peut-être des frères et sœurs, ça les concerne directement.
- Oh, une belle-mère...
- Je suis désolée que ça s’appelle comme ça. On ne peut rien contre le vocabulaire. Fais preuve d’un peu de courage, une fois dans ta vie. Parle leur.
- Bon Dieu, quel bonheur d’en avoir fini avec ce ton comminatoire !

— Excuse-moi si je t'empêche de traiter nos enfants par-dessus la jambe. Il me semble qu'il ne rentre pas dans mes attributions de leur expliquer que tu avais besoin, à 56 ans, qu'une très jeune fille en situation de précarité absolue s'extasie devant tes prouesses érotiques. Je sens que je ne trouverai pas les mots qu'il faut.

— Je leur en parlerai, plus tard.

— Tu n'as rien à craindre de Jérémie. Il est beau garçon, c'est vrai. Plus que tu ne l'as jamais été. Mais tu sais que les femmes ne l'inspirent pas.

— Quoi ?

— Ah. Je vois que la communication bat son plein dans cette famille.

— C'est tout ? Je vais peut-être en garder un peu pour demain... Mounia m'attend.

— Pauvre gosse.

— J'avais compris la première fois.

— Attends.

— Oh, arrête avec ça. Je n'ai jamais rien fait de mal.

— En effet. Le monde est ainsi fait que certains peuvent disposer de la vie des autres en toute liberté, tandis que d'autres sont exposés à toutes les brutalités dès lors qu'ils prétendent disposer un peu de la leur.

— Tout ça est très naïf et sent les indignations puériles. Mais le droit qui les brutalise te protège par la même occasion.

— Oui, oh, moi... Je ne suis la patronne de personne. Ça ne me dérangerait pas qu'on les laisse tranquille. Ils sont charmants, après tout.

— Tu les connais ? De mieux en mieux.

— Je ne les connais pas, je les croise. Nous vivons dans le même quartier. Nous avons tous les mêmes préoccupations, nous voulons vivre le mieux possible et cherchons le meilleur moyen.

— Mais eux n'épousent pas le sac. Il leur reste un peu de dignité.

— Tu veux dire, comme Mounia ? Tu as la dent dure. Tu ne sais pas ce que c'est que se trouver dans la détresse.

— Mounia, c'est différent.

— Différent de quoi ? De moi, ou de ceux qui sont en train de se faire courser dans les ruelles alentours ?

— Mounia n'a rien à voir avec tout ça.

— Tu ne m'as pas dit comment tu l'avais rencontrée.

— Ça ne te regarde pas.

— Ben voyons. Vieux salopard aimerait qu'une jeune fille dans ses prix le regarde avec un appétit sexuel à la hauteur de ses espérances et de son statut. Corde au cou garantie, pas sérieuse par ailleurs s'abstenir.

— Cette scène est sordide. Voilà ton vrai visage : une harengère. La mère de mes enfants.

— Oh, ne la ramène pas en te drapant dans ta dignité bafouée, alors que tu t'apprêtes à rempiler dans des conditions encore plus dégueulasses. Comment se fait-il que tu sois toujours obligé de payer ?

— Adieu, Ghislaine.

— C'est ça. Descends la poubelle, tant que tu y es.

— Qui est-ce ?

— Je ne sais pas.

— Ouvrez ! Vite ! Ouvrez !

— Mais ouvre, nom de Dieu ! Tu voulais partir ?

— Je vous en prie, je vous en prie, laissez-moi entrer, refermez la porte !

— Qu'est-ce que c'est que cette boucherie ? Ce gosse est en sang !

— Madame Ghislaine...

— « Madame Ghislaine »... Ça fait un peu sous-maîtresse de bordel, non ?

— Tu ne voulais pas partir ? Viens, Ghotai, viens par là. Les salauds...

— Ils montent.

— Ferme la porte, connard !

— Hola ho, un peu de courtoisie.

— Et casse-toi !

— En pleine raffe ? Ma chérie, tu n'es pas sérieuse.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait... Mais ils sont fous...

— Bonsoir monsieur.

— Bonsoir.

— Nous sommes à la poursuite d'un délinquant en fuite. Il semblerait qu'il se soit caché dans l'immeuble. Vous avez peut-être entendu quelque chose ?

— Et bien, vous n'êtes pas très discrets... Il faudrait être sourd comme un pot pour ne rien entendre. J'étais sur le point de partir.

— Pouvons-nous entrer ?

— C'est que je ne suis plus chez moi. Nous sommes séparés depuis peu, vous comprenez ? Ghislaine ! Elle est dans la salle de bains.

— Bonsoir madame. Nous sommes à la recherche d'un délinquant qui semble s'être réfugié dans l'immeuble.

— Oui.

— Pouvons-nous entrer ?

— Vous avez un mandat ?

— Nous agissons sur commission rogatoire.

- Oui, mais avez-vous un mandat de perquisition ?
- Madame, savez-vous que l'aide au séjour irrégulier est punie de 30 000 euros d'amende et de cinq ans de prison ?
- Je connais la loi.
- Qu'est-ce que c'est, là, par terre ? Du sang ?
- Nous sommes séparés depuis peu. Ça n'a pas été de tout repos.
- Ces traces sont fraîches.
- Notre séparation aussi.
- Pouvons-nous entrer ?
- Dès que vous aurez un mandat de perquisition.
- Il y a aussi du sang sur votre porte.
- Mon ex-mari est un vrai courant d'air. Il rentre, il sort...
- Je me permets d'insister. Pour votre bien.
- Ghislaine, en somme, à part trente-deux ans d'ennui conjugal, tu n'as rien à te reprocher.
- Tu es encore là, toi ? Mounia t'attend. La pauvre doit trembler de peur, dans sa situation, avec tous ces policiers dans les rues. Vous n'êtes pas encore mariés, ce serait bête que votre idylle se brise sur les grilles d'un centre de rétention.
- Ghislaine, le jeune garçon qui pisse le sang dans ta salle de bains est peut-être en infraction. Peut-être qu'il a commis un crime. Bon, messieurs-dames...
- Puis-je vous demander vos papiers ?
- En quel honneur ? Je ne sache pas que les contrôles soient autorisés dans les immeubles privés.
- Gérard, descends avec monsieur et contrôle-le dès qu'il aura posé un pied dans la rue.
- Tout bien réfléchi, je vais différer mon départ de quelques minutes.
- Casse-toi, ordure.
- Excusez-la. Je la quitte pour une femme plus jeune, vous savez ce que c'est...
- Messieurs, j'ai eu une journée fatigante, et mon ex-mari ne trouve rien de mieux que de vouloir tout casser ici. Je ne vous retiens ni les uns ni les autres. Nous parlerons de tout cela demain, si vous voulez bien recueillir ma déposition. Il est deux heures du matin...
- Moi, tout casser ? C'est de la science-fiction.
- Tu me casses les pieds, en tout cas, et j'ai sommeil.
- Messieurs, je vais prendre congé, mais ne la laissez pas seule avec ce jeune homme qui pourrait lui faire un mauvais sort.
- Pas de vulgarité, imbécile.
- De quel jeune homme s'agit-il ?
- Il s'agit de mon amant. Nous donnons dans le vaudeville gras. Monsieur s'envoie en l'air

avec une gamine, moi avec un gamin. Ce sont des choses qui arrivent quand on vit trop longtemps avec la mauvaise personne.

— Il ne nous faudra qu'un coup de téléphone pour obtenir un mandat de perquisition, vous savez.

— Mais il faudra aussi un élargissement de la commission rogatoire. Sur la base de quoi ? Sur quoi enquêtez-vous en ce moment ? Sommes-nous dans le cadre d'un flagrant délit ?

— Madame, à votre place, je ne ferais pas la forte tête.

— Monsieur, si vous arrêtez mon amant, je porterai plainte pour violation de domicile et atteinte à la vie privée. Si vous récupérez un criminel en infraction à la législation sur les papiers, je serais en mauvaise posture. À vous de décider.

— On pourrait tirer ça à pile ou face.

— Tu n'es pas encore parti ?

— C'est qu'il y a une raffe, dehors.

— Une raffe ? Vous savez ce que c'est qu'un délit d'outrage et d'insulte à agent ? Vos papiers !

— Vous le regretterez. Comment vous appelez-vous ?

— Ne l'écoutez pas. Tous les petits patrons s'imaginent que les préfets leur mangent dans la main. Sors d'ici, Sylvain, sans quoi je leur demande de te virer manu militari.

— Tu ne le feras pas. Pour me virer, il faudrait les faire rentrer, et alors tu n'auras plus aucun moyen légal de les faire sortir.

— Gérard, on y va.

— Attends, ces deux oiseaux me plaisent. Et je suis sûr que le gosse est ici.

— On y va. Le fourgon est plein.

— Ça va, ça va.

— Et s'il est ici ?

— Qu'ils s'en démerdent. Je me souviendrai de cette adresse.

— C'est une menace ?

— Ils sont partis.

— Salopard, ordure, connard, enculé, pauvre merde, sale con.

— Bonne nuit à toi aussi.

— Ne remets plus jamais les pieds ici.

— Je crois que ton amant attend des soins appropriés. Il m'avait tout l'air de se vider à grande vitesse.

— Sylvain !

— Je suis parti ! Je ne reviendrai plus jamais !

— Sylvain ! C'est affreux ! Appelle la police ! Non, n'appelle pas la police !

– Il faudrait savoir.

– Je crois qu’il est...

– Laisse-moi passer, tu dis n’importe quoi.

– Alors ?

– Aïe aïe aïe...

– Ce n’est pas vrai... C’est un cauchemar...

– Je ne l’avais pas vu tout à l’heure, mais il lui ont littéralement pilonné le visage.

– Il faut appeler un médecin.

– ...qui sera obligé d’appeler la police.

– Nous n’avons pas le choix. Le type du dessous est toubib. J’y vais.

– Hors de question. Je ne tiens pas à ce que tu me laisses en carafe avec un homicide. C’est moi qui y vais.

– Reste là !

– La confiance règne. Si on savait... Si on savait ce que c’est qu’un mariage...

– ...On en redemanderait, apparemment. Allô ? C’est la voisine du dessus. Est-ce que vous pourriez monter ? Oui, je sais qu’il est tard, mais c’est une urgence.

– Bon, je ne voudrais pas que Mounia s’inquiète...

– Reste là, fumier !

– Bonsoir. De quoi s’agit-il ?

– Venez, Raymond. C’est par là. Sylvain, peux-tu nous servir un Cognac ?

– C’est ça, pour laisser mes empreintes sur les bouteilles.

– Avec tout ce que tu as dégoisé ce soir, ton ADN tapisse les murs. Alors ?

– Il est mort. Qu’est-ce qui s’est passé ? Je dois appeler la police.

– C’est que c’est la police qui l’a mis dans cet état.

– Vous avez l’air... exalté.

– Non, juste très énervée, horrifiée...

– Je passais faire un tour, voir comment se passait sa nouvelle vie. Il semble qu’elle se soit violemment disputée avec son amant. Un gamin, comme vous pouvez le constater.

– Quoi ?

– Je dois appeler la police.

– C’est en effet ce qu’il y a de mieux à faire. Pour ma part, je vais m’efforcer de trouver un tabac ouvert.

– J’aimerais mieux que vous restiez là, monsieur. Pour le témoignage. Allô, docteur Parfirin. Un homicide, au 15, Place saint Etienne, quatrième étage gauche. Ça vous fait rire ? Ah, bien, j’aime mieux ça. Je vous attends.

– J’ai envie de vomir...

— Ça doit être affreux de tuer son amant. Elle n'a pas supporté que je la quitte, elle est en pleine ménopause.

— Mais vous, vous avez l'air de prendre ça du bon côté. Tout le monde semble fou, ce soir. C'est la pleine lune... Le policier a éclaté de rire, à ce qui m'a semblé. Mais non, il toussait, simplement. On aurait vraiment dit...

— Ce salaud nous a surpris ensemble. Il ne l'a pas supporté. Il lui a brisé le crâne contre le lavabo. Il frappait, il frappait... C'était atroce.

— Les voilà. Quelle sale nuit... Pauvre gosse, il a l'air d'un étranger. Ce doit être un de ces jeunes Afghans. Venir de si loin et finir comme ça...

COLONEL BLU

Jan Thirion

- E, R ou E, U, R ?
- Je dirais E, R.
- Pourquoi pas E, U, R ? Qu'est-ce que vous en pensez, colonel ?
- Je ne suis pas très compétent en la matière, monsieur.
- Vous passez votre tour.
- Il m'est difficile de trancher.
- Je pense que c'est E, R. C'est un terme anglais.
- Excuse-moi, c'est idiot. Le mot est français. Un mixeur est un mixeur.
- À condition de prononcer mixeur.
- Je ne vois pas comment prononcer autrement. Mixeur. Comment vous prononcez mixeur, colonel Blu ?
- Comme vous, monsieur. Mixeur.
- Ah, tu vois ?
- Le colonel est diplomate.
- Qu'est-ce que tu nous chantes ? Serais-tu de mauvaise foi ?
- Moi je prononce mixer. Mixer. Avec un E et un R. Mixer. À l'anglo-saxonne.
- Tu repasseras avec tes leçons d'anglais. Des discours en anglais, j'en ai fait, moi. Et plus d'un interview, tu peux me croire.
- Une.
- Quoi, une ?
- Tu as donné une interview en anglais.
- Tu plaisantes ou quoi ?
- Oui, je plaisante. Désolé. Mais je maintiens mixer. Broyeur mixer et non broyeur mixeur.
- Moi, je préfère broyeur mixeur. Tu ne dis pas broyer mixer, même à l'anglaise.
- Je trouve aussi que broyeur mixeur sonne mieux.
- Tu vois, le colonel est d'accord avec moi.
- Broyeur est un mot français et mixer un mot anglais.

— On est en France, on parle français et on francise les termes anglais à ce que je sache. Je suis sûr que si on demande à n'importe qui comment il nomme cette machine, il dira broyeur mixeur.

— Ceux qui connaissent l'usage de cet appareil prononcent broyeur mixer. Broyeur mixer blinder.

— Ça m'agace.

— Vous avez consulté le net ?

— Ne savez-vous pas, colonel, qu'on est coupé de l'extérieur ici ? Rien ne doit filtrer.

— Oui, bien sûr. On ne se méfie jamais assez.

— Faudrait sortir du bunker pour aller consulter internet. On ne peut même pas appeler les cuisines. Ils doivent être au courant, eux. Ils se servent régulièrement de cet outil. Encore que. Ce ne sont pas les cordonniers les mieux chaussés.

— Les cordonniers maintenant ? Tu débloques, mon vieux. Qu'est-ce qu'on en a à foutre des cordonniers ! Je vais appeler ma femme. Elle doit connaître. Elle aura la réponse. Un Stylo Montblanc si j'ai raison.

— Alors moi aussi je téléphone à la mienne.

— Quoi ?

— Rien.

— Qu'est-ce qu'il a dit, colonel ?

— Je n'ai pas bien entendu, monsieur.

— Chérie ? C'est moi. Je ne te dérange pas ? Tu es avec l'équipe de Marie Claire. Excuse-moi alors... Elle est en train de faire un reportage avec un canard.

— Salue-la de ma part.

— Chérie ? Je peux te demander un renseignement. Je ne veux pas abuser. Tu me dis si je t'embête. Mais toi seule tu peux venir à mon secours. Tu connais les broyeurs mixeurs ? Oui, les broyeurs mixeurs. Non, ce n'est pas une plaisanterie. Je suis en réunion de travail. Broyeur mixeur, oui. Tu prononces comment ? Broyeur mixeur. Ah, vous voyez !

— Demandez-lui comment elle écrit mixer.

— Chérie, encore une question. Comment écris-tu mixeur ? La fin, tu l'écris comment ? E, R ? Tu es sûre ? Pas E, U, R ? Tu n'écris pas mixeur comme on écrit broyeur ? Toi, tu prononces mixer à l'anglaise. Au téléphone, on a du mal à saisir la nuance... Oui, j'attends... Elle demande aux journalistes de Marie Claire... Je t'écoute, ma chérie. Elles disent mixeur elles aussi. Mixeur ou mixer ? J'entends mal. Mixer, E, R. Bon, d'accord. Moi, j'aurais dit mixeur, E, U, R, mixeur comme broyeur. Mais puisque tu dis mixer. Je pense que c'est toi qui as raison, ma chérie. Tu en sais un peu plus que moi en ce domaine. Et dans beaucoup d'autres d'ailleurs. Je te remercie. Je ne te dérange pas plus. Les envoyées de Marie Claire sont sympas ? Tant mieux. Oui, je les verrai peut-être. Je n'en ai plus pour longtemps. Je te rejoins bientôt. Promis. Moi aussi, je t'embrasse. Oh, pourquoi je voulais savoir pour mixer ou mixeur ? Secret défense, ma chérie. Je ne peux pas t'en

dire davantage. Oui, je te taquine. En tout cas, je te félicite pour les nouvelles viennoiseries. Je les apprécie. Elles sont bonnes. Tu les as bien choisies. Ça m'épate qu'elles soient sans cholestérol. Je t'embrasse. D'accord. À tout à l'heure. Amuse-toi bien... Bon, messieurs, d'après ma femme, c'est mixer. E, R, sans U. Autant pour moi.

— Tu vois.

— Je vois, je vois rien, oui, monsieur je-sais-tout. D'accord, va pour mixer à l'anglaise, si ça fait plaisir à tout le monde. Je ne suis pas contrariant. Blu, que ceci reste entre nous. N'allez pas me sortir des carnets secrets dans cinq ans dans lesquels vous révélez l'influence de ma femme sur les décisions sécuritaires du pays. J'ai une certaine méfiance pour ceux qui se tiennent au garde-à-vous en permanence. Un jour ou l'autre, ils veulent prendre leur revanche.

— Arrête d'être parano. Le colonel Blu est digne de confiance. Il a fait ses preuves.

— Je sais. Blu, c'est votre vrai nom ?

— Oui, monsieur.

— Blu, c'est bleu en anglais. On n'en sort pas. Mixeur et colonel Bleu ou mixer et colonel Blu ?

— Tu as vu l'heure ?

— Oui, j'ai vu l'heure. Ne m'agace pas. Je sais ce que j'ai à faire. Je sais ce qui m'attend surtout. Faut toujours courir et, sans jeu de mots, je n'ai même pas pu faire mon jogging ce matin.

— Qu'est-ce que tu as décidé alors ?

— Je vais prendre cinq minutes dans le programme pour aller voir ma femme et faire une photo pour Marie Claire.

— Je veux dire pour la mission.

— Ah oui. Bon. On lui donne pour nom de code : broyeur et mixer. Mixer, E, R, à l'anglaise, puisque c'est la terminologie officielle d'après ma femme. Tout le monde est d'accord ?

— D'accord.

— D'accord, monsieur.

— C'est entériné. Vous avez les pleins pouvoirs, colonel. A vous d'utiliser ce protocole à bon escient, sachant que vous en détenez la seule responsabilité. Autrement dit, en cas de merde, personne ne vous couvrira.

— J'en ai conscience, monsieur.

— On l'a déjà briefé.

— Parfait. Colonel Blu, à vous de jouer. Ça me reste tout de même en travers de la gorge cette histoire de mixer sans U, prononcé à l'anglaise et pas à la française. Je commanderais bien un sondage d'opinion sur ce sujet si ce terme ne devenait pas maintenant ultra secret.

— Le voir écrit mixer ne l'empêche pas de le prononcer mixeur.

— Comme de voir un bleu sous l'uniforme du colonel Blu.

— Très drôle.

— Colonel Bleu ?

- Oui, c'est très amusant, monsieur.
- L'opération Broyeur mixer est lancée.
- Oui, monsieur.
- L'histoire nous dira si nous avons eu raison. Mais où a-t-on été chercher un nom pareil ?

Biographies

Marc Bruimaud, né à Vierzon (Cité du Désert) fin 1958, rallie très vite Châteauroux (Cité des Genêts, 1959) puis Limoges (Cité du Vignal, 1968) où il réside encore (Centre Ville depuis 1978). Écrivain petit-bourgeois d'origine prolétaire, il adore les pornos, la corrida, Jackie Chan et Karen Cheryl — c'est vous dire s'il vaut la peine.

Eric Maneval est né à Annonay en 1967 et vit à Marseille. Auteur de deux romans (*Eaux*, aux éditions de l'Agly, et *Retour à la nuit*, aux éditions Ecorce), il est veilleur de nuit, guitariste et amasseur pathologique de cartons de romans noirs.

Séverine Chevalier est née. Après des, elle a. Depuis, elle essaye de. Sans, elle oscille, tangué, expérimente, ou. Elle vit à, avec. Ah, la lumière, là-bas. D'après www.deathclock.com, elle meurt à l'âge de, sans plus.

Laurence Biberfeld est née à Toulouse en 1960, écrit depuis qu'elle sait lire, est publiée depuis qu'elle sait écrire (c'est récent), ne cesse pas pour autant d'apprendre, a été institutrice, ne l'est plus (pour écrire), a connu la bohème en ville et en explore depuis quelques années toutes les variations bucoliques.

Jan Thirion a publié des nouvelles dans diverses revues et anthologies, un dictionnaire humoristique, deux ouvrages sur le jeu d'échecs et une série de romans, la plupart policiers. Ses récits se déroulent de nos jours, hormis son nouvel ouvrage, *Soupe tonkinoise* (éditions TME), qui invite à se replonger dans le passé colonial de la France.